

ciers nous valoir à nous-mêmes de ne pas disparaître tout entiers.

Je voudrais, maintenant que je l'apprécie davantage, ne point laisser passer cette émotion, ni s'éteindre ces jours sans les fixer au mieux dans les mémoires.

*
**

Quelqu'un a dit que notre enfance laisse quelque chose aux lieux embellis par elle, comme une fleur communique son parfum aux objets qu'elle a touchés. De là dérive sans doute le sentiment commun qui ramène les hommes au berceau de leur enfance et au théâtre de leurs jeunes exploits. Les uns y reviennent pour pleurer peut-être, mais ces larmes du vieil âge on les cache car elles sont stériles ; d'autres, et ce sont les plus nombreux, y retrouvent les joies sans mélange que la vie, par la suite, ne leur a plus fournies qu'avec parcimonie.

De ces derniers, j'en connais un, — magistrat âgé, ancien journaliste, joyeux camarade à ses heures, — pour lequel la visite au Séminaire, le 20 juin, fut un long enchantement. Il s'y était préparé, en vue d'en prévenir l'effet sur ses vieilles cordes sensibles, par de courtes visites antérieures. Lui, qui n'avait rien écrit depuis un long temps, il souhaitait tirer quelques pages de son encrier stupéfait afin de faire le récit de ces jours d'allégresse, et nous le dédier comme un testament. Il m'en dit les grandes lignes dans un quart d'heure d'épanchement ; j'y perçus une histoire attendrie, de belle humeur en même temps, à la façon d'une idylle de jeunesse.

La mort, une mort presque soudaine au lendemain de nos fêtes, a empêché cet ami d'exécuter son louable projet. Je le regrette vivement et doublement, car je me flattais de présenter comme rapport de ces fêtes, la relation qu'il se